



Médiathèque Valais St-Maurice

Jeudi 3 octobre

12.30-13.30

Jean-Louis Kuffer

A la rencontre de Jean-Louis Kuffer, critique littéraire, écrivain

Jean-Louis Kuffer naît en 1947 à Lausanne.

Après une maturité en langues modernes, il entreprend des études de lettres et sociologie à Lausanne, puis à Genève.

Dès 1969, il se lance dans la critique littéraire et le journalisme. Il travaille à *La Tribune de Lausanne* puis à *La Liberté* de Fribourg, à *La Gazette de Lausanne* et, durant treize ans, pour l'hebdomadaire *Construire*, la Radio Suisse Romande, le *Magazine littéraire*.

Dès 1970, il collabore aux éditions *L'Âge d'Homme*, comme auteur et directeur de collection.

Co-fondateur en 1982, du journal littéraire *Le Passe-Muraille*, une des dernières publications romandes strictement réservées à l'actualité littéraire, il revient, une année plus tard, à *La Tribune-Le Matin*, et assume la charge de responsable de la rubrique culturelle, jusqu'en 1989 où il intègre l'équipe de la rédaction culturelle du quotidien *24 Heures*.

En 1994, il quitte *L'Âge d'Homme*, pour des raisons autant personnelles que politiques.

Critique littéraire, Jean-Louis Kuffer est également romancier et essayiste. A ce titre, il a été récompensé par de nombreux prix : *Prix Schiller 1984*, *Prix Edouard-Rod en 1996*, *Prix Bibliothèque pour tous en 2001*, *Prix Paul Budry en 2005*, et obtient le *Prix de la Fondation vaudoise pour la culture en 2006*.

Parmi ses œuvres : *Ô terrible, terrible jeunesse, cœur vide !* (1973), *Le Pain de coucou* (1985), *Le Cœur vert* (1993), *Par les temps qui courent* (1996), *Le Viol de l'Ange* (1997), *Le Sablier des étoiles* (1999), *L'Ambassade du papillon: carnets 1993-1999* (2000), *Le Maître des couleurs* (2001), *Les Passions partagées* (2004), *Les Bonnes dames* (2006), *Impressions d'un lecteur à Lausanne* (2007), *Riches Heures, (Blog-note 2005-08)* (2009), *L'Enfant prodigue* (2011), *Chemins de traverse, Lectures du monde (2000-05)* (2012).

Le cœur vert (1993)

Une histoire d'amour passionnée entre le narrateur et la Sarrasine.

« *Au premier regard j'ai distingué la Sarrasine dans le magma tabagique du Caveau où la Slimane m'avait entraîné ce soir-là. Mais plus que l'évidence de cette beauté gitane au milieu des visages vagues, c'est la double nature de la Sarrasine qui m'a saisi aussitôt.* »

« *Mal faits pour vivre ensemble dans la durée, les deux personnages s'accrochent cependant l'un à l'autre pour mieux se déchirer, jusqu'à la dernière de leur ruptures.* »

Passion mise en parallèle avec *L'Amour, une Autre histoire*, le troisième livre de la Sarrasine.

« L'Amour est une autre histoire racontait ce que vivaient Jean et Jeanne, qui s'étaient rencontrés dans les jardins du Luxembourg à l'âge des premiers châteaux de sable, avaient échangé leurs premiers baisers d'adolescents dans la pénombre du cinéma d'art et d'essai *La Pagode*, étaient presque devenus amants dans la première trappe bohème où Jean avait établi ses quartiers à dix-huit ans, puis s'étaient perdus de vue dans le tumulte d'un certain mois de mai parisien où volaient les pavaés, avaient vécu chacun sa ou ses vies, enfin s'étaient retrouvés quinze ans plus tard, la mémoire pleine de bleus mais le cœur vert et l'âme sereine, prêts à vivre ensemble plus que la passion : cet amour confiant, partagé, durable, que le temps embellit et augmente. »

Et évoque aussi la relation durable du narrateur à la femme de sa vie.

Par les temps qui courent (1995)

Regard sur la vie qui surgit et qui bouillonne, qui passe et qu'on écoute.

« Il y a là quelque chose d'indicible, mais c'est cela même que j'aimerais dire et rien d'autre. La plupart du temps, nous sommes tout semblables à ce démon de la légende russe qui se traîne au monde avec ses paupières lui pendant aux chevilles. Les yeux grands ouverts nous ne voyons rien ; ou plutôt nous voyons ce que nous voyons et nous constatons que c'est comme ça ou que c'est comme c'est, que la vie est la vie et qu'on est comme on est.

Trente-six mille pèlerins font escale chaque jour devant ce qu'on leur dit être la représentation de la sublimité picturale en tant que telle, et pourtant ils ne voient que ce qu'on leur dit qu'il y a à voir, et plus ils en veulent ou en savent et moins ils en discernent ce qu'il y a vraiment à y voir, ce qui s'appelle voir. Car il y a beauté et beauté, et l'on ne verra rien de l'immarcescible si l'on reste aveugle à la première venue sollicitant de notre part ce seul imperceptible élan qui fait le partage entre rien et tout. »

Récit d'une quête tendue vers la «Vraie Vie», qui se pose aussi en manière de bilan existentiel. Souvenirs. Enfin, méditation qui se concentre sur la mort du père. Le temps s'efface et c'est la vie qu'on tient, serrée dans sa mémoire.

Le Viol de l'ange (1997)

L'histoire...

« Ce que le romancier entrevoyait, déjà, c'est que la première partie de *La Mesure du Possible* (il avait noté ce titre provisoire) s'achevait sur la réalisation d'un **crime sexuel dont l'apparent mobile semblait se réduire au trouble produit sur le psychisme du meurtrier par une mèche de cheveux blond cendré jetant un reflet bleu dans le soleil couchant** ; et, pour l'immédiat, il lui apparut que le début de la narration se situerait dans un grand ensemble urbain à l'enseigne mythologique des Hespérides, par allusion ironique au chalet préalpin dans lequel lui et les siens venaient de prendre leurs quartiers d'été, poétiquement baptisé Aux Hespérides par l'ex-proprio, helléniste distingué s'il en fût. »

Dans la cité des Hespérides, une multitude de personnages bien typés...

« ... le romancier avait prévu au nombre des personnages de la première partie, **le couple dancingsportif formé par Jo et Muriel Kepler, le bouquiniste Agneaudoux et sa compagne Ludmila, un jeune peintre rencontré par le libraire au Quartier latin** et devenu son alter ego juvénile, **un tueur en série domicilié dans le quartier des Hespérides** et qui resterait jusqu'au bout sans visage et sans nom, **une femme séparée en quête d'âme sœur par le truchement du Minitel, le fils d'un concierge immigré qui s'approcherait à un moment donné de la secte de la Nouvelle Lumière, un reporter alcoolique enquêtant sur les menées de celle-ci, les clients de la librairie Les Fruits d'Or, l'exilé serbe Bogdan proche de Pascal Ferret et d'Agneaudoux, et leur ami commun Jocelyn également attaché au libraire, entre beaucoup d'autres.** »

Et en fin...

« Toutes les fins sont imaginables, qui laissent au lecteur du roman virtuel sa liberté de conclure. Quant au romancier, il se sent aussi vide, ce matin, que le tombeau...A présent le jour se lève à peine sur le chalet Aux Hespérides mais les feux déjà bourdonnent et dans le bleu le romancier disparaît. »

L'ambassade du papillon (2000)

Carnets qui retracent la vie et les réflexions de l'auteur de 1993 à 1999.

« J'ai commencé de tenir ces carnets vers l'âge de seize ans, d'abord très irrégulièrement, sous la forme de notes où voisinaient des citations d'auteurs et de bonnes résolutions jamais tenues ; puis comme un journal de bord ou comme un répertoire d'aphorisme et de remarques intimes, mais il ne m'en reste à peu près rien. Dès 1973, en revanche, j'entrepris de remplir des carnets plus suivis, de même format et de même aspect, avec leur couverture de moleskine noire et leur tranche rouge, qui se sont accumulés au gré d'un travail quotidien. »

« Ces carnets témoignent alors de mon souci de ne pas abdiquer et continuent de me tenir lieu, chaque jour, non tant de miroir que de fenêtre...

Dans une perspective analogue, ces carnets m'auront permis, jusque dans la confusion ou l'abatement de certaines années, de clarifier mes sentiments et mes points de vue...

Du moins cet exercice m'a-t-il aidé, je crois, à devenir plus lucide avec les années, plus précis et plus clair dans mon expression, plus conséquent surtout. »

Pages lumineuses qui évoquent les projets, les difficultés du métier d'écrivain, les doutes, les déceptions et les joies, la paternité et la solitude... et aussi les rencontres : le peintre Thierry Vernet, Vladimir Dimitrijevic et la "rupture". Jacques Chessex, François, un jeune peintre parisien qui apparaît bientôt comme un fils spirituel. Marius Daniel Popescu, un poète roumain, " sa bonne amie ».

Il parle des « livres de vie » : Antonio Lobo Antunes, Paul Nizon, Maurice Chappaz ou même Balzac...

Le maître des couleurs (2001)

Onze nouvelles qui racontent un quartier où se rencontrent des personnages aux « couleurs » de la vie...

« Aux autres j'ai dit, surtout, que les couleurs n'avaient rien à voir avec une parure cosmétique. Je leur ai dit qu'un aveugle savait les couleurs. Je leur ai dit que les lignes de la sculpture participaient de la couleur et que ressentir la couleur, en ce qui ne concernait, m'était une façon d'assurer, selon leur maudite expression.

Mais les mots, vous savez, leur ai-je dit, les mots on les prends, on les essaie, on essaie de les ajuster au sentiment ou à ce qu'on ressent par le ventre, et la plupart du temps ça ne suffit pas, les mots ne sont pas tout à fait adéquats, pourtant il ne faut pas jeter les mots, il vaut mieux les garder dans son atelier en cherchant des couleurs, parce que, la couleur, c'est autre chose que les mots, la couleur et la mélodie. »

Les passions partagées (2004)

Journal intime, carnets de réflexions ou traité de littérature ?

« C'est une belle histoire que de lire, qui nous fait recevoir le monde et le partager, comme ce livre voudrait le dire en suggérant aussi que lire et relire vont de pair, autant que lire et respirer, autant que lire et voyager autour de sa chambre et du monde autant que lire et écrire afin de se donner en partage. »

En tous les cas, magnifique chemin de lectures et de rencontres, celles d'un lecteur professionnel et passionné.

« ... Une mélancolie radieuse m'habite ce matin, ou c'est le soir, la lumière est blonde et noire comme les blés, il y a sur les champs de la poussière de Bible et des visages dans la forêt, il y a partout des mots qui attendent d'être habités, mais je me tais...

...Tu es ici comme une humble fleur au creux d'un mur, tu ne ressens plus rien mais ton parfum est celui de toutes les enfants, ton bonheur d'être toi-même te suffit pour être au centre de l'univers, les migrations existent mais, tu le sais, la mort n'existe pas... » (La Désirade, décembre 2003)

Les bonnes Dames (2006)

« CAP D'AGDE, ce 24 mai. Jeté, cet après-midi, les premières notes utiles à l'élaboration de mes Dames de cœur, dont je ne sais si elles s'incarneront sous forme de roman ou vivront au théâtre. Il s'agit donc de trois femmes âgées qui ont traversé le siècle. Il y a Marieke, 88 ans, Clara, 86 ans et Lena 83 ans. Marieke a été bousculée par l'Histoire mais est restée très éveillée et avide d'en savoir

toujours plus. Clara s'est accomplie dans un cercle plus étroit, avec son conjoint qui l'a quittée vingt ans plus tôt, sans qu'elle n'en remette jamais. Lena, pour sa part, n'a fait que compenser le manque d'un amoureux, par le service et son métier d'institute, un peu comme une Lina Bögli. Marieke est une espèce de philosophe, Clara plutôt une moraliste et Lena une soignante. Toutes ont, à leur façon, des idées de réparation. » (Jean-Louis Kuffer, Chemins de traverse).

Ainsi, réunies pour une dernière folie, se lancent-elles dans une fabuleuse aventure, un voyage au pays des Pharaons. Elles décident de se rendre en Égypte, réalisant ainsi le projet d'un voyage très ancien qu'elles avaient envisagé de faire en famille.

Chemins de traverse, Lectures du monde (2000-2005) (2012

Vivre, lire, écrire. Tel est le projet ...

Après **L'Ambassade du papillon** (1993-1999), **Les passions partagées** (1973-1992) et **Riches Heures** (Blog-notes 2005-2008), voici **Chemins de traverse** qui rassemble ses *Lectures du monde* de 2000 à 2005.

« Sous la forme d'une vaste chronique étoilée touchant aux divers genres du carnet de bord et du reportage littéraire, de l'aphorisme et du trait satirique, du récit de voyage et du journal d'écrivain au travail, ce livre tient d'un roman « dicté par la vie », reflet vivant de la réalité telle que nous la percevons par les temps qui courent, profuse et chatoyante, contradictoire, voire chaotique. »

Ici, pas de nostalgie des Anciens ou des grands auteurs, mais une certitude : tout a, certes, été dit mais, il faut le "*dire encore comme personne ne l'a dit...*".

« *Vous me dites que tout a été dit, que tout a déjà été écrit, mais c'est du flan : rien n'a été dit de ce que je vois à l'instant et de ce que vous voyez à l'instant et de ce qu'ils voient à l'instant à la fenêtre du jour se levant, vite il faut le noter, pas une pinute à merde, jamais on ne verra plus ça, ce qui s'appelle jamais...* »

« *DU PASSE PRESENT : Tu n'as aucune regret, ce qui te reste de meilleur n'est pas du passé, ce qui te fait vivre est ce qui vit en toi de ce passé qui ne passera jamais tant que tu vivras, et quand vous ne vivrez plus vos enfants se rappelleront peut-être de ce peu de vous qui fut tout votre présent, ce feu de vous qui les éclaire peut-être à présent...* »

« *ECRIRE COMME ON RESPIRE : Ce n'est pas le chemin qui est difficile, disait Simone Weil, mais le difficile qui est le chemin. Cela seul en effet me pousser à écrire et tout le temps : le difficile. Difficile est le dessin de la pierre et de la courbe du chemin, mais il faut vivre comme on respire. Et c'est cela même écrire pour moi : c'est respirer et de l'aube à la nuit... Le difficile est un métier comme celui de vivre, entre deux songes... La plupart du temps, cependant, c'est à la facilité que nous sacrifions, à la mécanique facile des jours minutés, à la fausse difficulté du travail machinal qui n'est qu'une suite de gestes appris et répétés. Ne rien faire, j'entends ne rien faire au sens d'une inutilité supposée, ne faire que faire au sens de la poésie, est d'une autre difficulté ; et ce travail alors seul repose et fructifie. »*